

## LE COLLEGE DES SABLES D'OR.

Cet après-midi là, quand les enfants de Paul Fort, de Joachim Du Bellay et de Saint Louis déboulèrent sur leurs V.T.T. dans les bois du circuit du Vallon, ils ne mirent pas longtemps à réaliser que quelque chose de grave était arrivé. Les chevaux et les moutons paissaient aussi paisiblement qu'à leur habitude, les oiseaux couvraient de leurs chants le bruit lointain des camions et des voitures sur la route de Paris et personne n'avait touché aux cabanes dans les arbres. Pourtant, aucun ne douta que le petit coin de campagne sauvage oublié entre les maisons en rangs des lotissements et les entrepôts de tôles de la zone d'activités, leur terrain de jeux et d'aventures favori, vivait ses dernières heures de tranquillité.

Les plus beaux chênes débarrassés de leurs lianes de lierre si utiles à leur escalade avaient été marqués de croix rouges que les enfants imaginèrent de sang. Des petites bornes de plastique encerclaient le périmètre de leurs rêves. Au beau milieu de la forêt, une pancarte de bois sur un poteau annonçait la catastrophe : Ici, le Conseil Général investit pour votre avenir.

Élodie, dont la maison était à deux pas, était toute pâle.

— Ça a commencé comme ça à côté de chez moi, dit gravement Loïc qui habitait au Parc de Belanton. Avant, il y avait un champ. L'été, les herbes étaient si hautes qu'on pouvait s'y cacher. Avec mon frère, on sautait par la fenêtre de la chambre pour jouer à

attraper des sauterelles et des papillons. Un jour, ils ont posé des bornes et des pancartes. Maintenant, il y des maisons...

Damien de la Hulonnière raconta une histoire similaire, et Anne-Lise de la Durandière parla de la tenue maraîchère de ses huit ans où poussaient aujourd'hui des parpaings à la place des salades, des carottes et des radis. Tous savaient ce que signifiaient les bornes et les pancartes. Ceux qui fréquentaient l'école Paul Fort en avaient les larmes aux yeux.

— Quand je suis arrivé au C.P., dit Mathieu, il y avait une mare avec des canards. A la récré, on allait leur donner du pain. Ils ont bouché la mare. Quand je suis entré au C.E., il y avait une colline qu'on escaladait et qu'on dévalait pour rire. Ils ont rasé la colline. Cette année, quand on est rentré des petites vacances, ils avaient coupé les arbres qui servaient de but pour le foot. Maintenant, le terrain est occupé par une grue. Ça ne peut plus durer !

Mathieu parlait bien. Tout le monde l'applaudit, même les nouveaux qui venaient de Nantes, de Brest ou de Paris et qui habitaient dans les maisons qu'on avait construites sur le champ où naguère Loïc chassait les sauterelles et les papillons.

— A bas les maisons ! cria un gamin qui n'avait jamais couché dehors.

— A bas les maisons ! reprit en chœur la petite troupe.

— Mort aux bulldozers ! cria un autre.

— Mort aux bulldozers ! reprirent ensemble les enfants en se précipitant sur le poteau où les adultes affirmaient leur intention de préparer l'avenir.

Ils le bousculèrent et le chahutèrent tant et si bien que la grande pancarte finit par s'écrouler dans les feuilles mortes.

— Victoire ! S'écrièrent les enfants avant de s'inquiéter des punitions que leur action risquait d'entraîner.

— On va se faire enguirlander, dit l'un.

— Il faut remettre le panneau à sa place, dit un second.

— Et si on la replantait ailleurs ? suggéra un troisième.

C'était un enfant de la Robinière, un petit hameau d'irréductibles dans le Haut Thouaré, où se perpétuait la tradition des fêtes d'autrefois. Ses parents, ses grands-parents et peut-être même les arrière-grands-parents étaient nés au pays. Il expliqua son plan.

— On change toutes les pancartes du circuit du Vallon, on retire les bornes et le panneau et on va les replanter sur les bords de la Loire, là où c'est plein de vase. Quand le bulldozer arrivera, il ira s'enliser et nous serons tranquilles. Mon papy m'a raconté que c'est comme ça qu'on faisait pendant la guerre, quand les Allemands occupaient le château de Thouaré.

C'est ainsi que l'on vit ce mercredi-là des gamins qui pédalaient à fond la caisse de l'Ouche Jolie à la rue de la Chaîne, chargés de bornes oranges qu'ils vinrent aligner au bord du bras mourant de la petite Loire.

C'est ainsi qu'on entendit des coups de marteaux sonores du côté des Étangs et de la Coulée Verte et c'est ainsi qu'au soir toutes les pancartes du circuit du Vallon indiquaient la direction du fleuve.

Il fallut abandonner les vélos et s'y mettre à six pour transporter la grande pancarte jusque en face de l'île Monty. L'expédition pourtant voyante n'attira pas l'attention de la population. Les voitures des mamans roulaient de la bibliothèque au stade et du stade au centre commercial, les jeunes s'étaient enfermés au campus de la Morvandière, et depuis longtemps plus personne ne flânait à pied dans les rues du bourg ni sur la route des Ponts. Quant aux joggers du chemin de halage, ils étaient trop occupés à surveiller leur chronomètre et le rythme de leur respiration pour s'intéresser à une bande d'enfants hissant une pancarte dans les herbes sauvage du fleuve. Au soir, chacun rentra chez soi, passablement crotté et un peu inquiet de la suite des événements.

Un jour passa, puis deux, puis trois. Quand vint le dimanche, la pancarte penchait dangereusement sous les effets répétés des montées d'eau de la marée mais personne ne semblait l'avoir remarquée. La suite arriva le lundi.

Comme chaque matin au lever du soleil, un rouge-gorge vint chanter sur l'arbre le plus proche de la chambre d'Élodie pour la réveiller. Il ne chanta pas longtemps. La petite fille avait à peine ouvert un œil qu'une terrible pétarade, un vrombissement de fin du monde qui faisait trembler la maison du sol au plafond couvrit la musique de l'oiseau familier. Les vitres vibraient. Une peluche en équilibre au bord du lit tomba sur le parquet. Élodie se précipita à la fenêtre. Quand elle l'ouvrit, le vacarme envahit la chambre avec des odeurs de gasoil. La bête était là, énorme, monstrueuse de ferraille jaune et de soufflets noirs, avec une grande lame comme une bouche sur le

devant et une grosse pelle griffue comme une patte sur la tête. Sous ses chenilles de métal, la terre se tordait et craquait comme broyée par les serres d'un rapace.

— Élodie, qu'est-ce qui se passe ? cria la voix de maman sous la douche.

— Je ne sais pas, hasarda prudemment Élodie.

— Ferme ta fenêtre, ordonna maman, ça fait un bruit épouvantable.

— Tout de suite maman, mentit Élodie

Elle ne pouvait détacher son regard de la machine qui allait détruire bientôt les cabanes et ses jeunes souvenirs du temps où Thouaré était à la campagne.

L'engin s'était immobilisé à quelques mètres de la maison et le moteur au ralenti ronronnait comme un fauve au repos. Le conducteur, descendu de son poste de pilotage, arpentait le terrain en se grattant la tête sous sa casquette. Il avisa la petite fille pétrifiée à sa fenêtre.

— Le circuit du Vallon ! cria-t-il d'une voix puissante habituée à passer par-dessus les rugissements de son monstre.

— Ce n'est pas là, répondit Élodie aussi fort qu'elle put. Il faut descendre vers la Loire. Suivez les pancartes !

L'homme cracha par terre en haussant les épaules et remonta sur son siège dans dire merci. A présent, le camion qui l'avait déposé était reparti et il allait devoir gagner le chantier sur ses chenilles. On allait encore l'accuser de défoncer les routes mais ce n'était pas son affaire. Son affaire était un trou à creuser et il n'entendait pas remettre au lendemain ce qui devait être fait le jour.

L'énorme machine tourna lentement sur elle-même avec des plaintes de terre et des panaches de fumées noires. Elle s'éloigna sur le chemin où elle laissa deux larges cicatrices de boue et de branches brisées.

— Élodie, qu'est-ce que c'était ? demanda maman sortant en peignoir de la salle de bain.

— Une erreur, répondit Élodie

Au claquement sec des chenilles, comme des rafales de pétards, elle sut que le bulldozer était arrivé sur la route. Les cabanes étaient sauvées.

Le monstre jaune suivit les pancartes de la route de l'étang jusqu'au rond point de l'Ouche Jolie qu'il défonça à moitié en le contournant. Il remonta la route des Landes sur une centaine de mètres et hésita un instant devant une flèche qui l'invitait à pénétrer dans un champ de maïs coupé. L'homme y engagea sa machine, saigna le champ, écrasa la haie qui le fermait et laboura, jusqu'à la rue des Écoles, la Coulée Verte pourtant interdite aux vélos. Quand les enfants virent surgir le monstre derrière les fenêtres de la classe, le maître ne put les empêcher de se précipiter à sa poursuite. Quelques habitants du lotissement de l'Ouche courraient déjà après avec des cris et des gestes affolés.

— Arrêtez-le !

A la hauteur du foyer Odette Pujol, une dizaine d'anciens abandonnèrent la belote et les boules et le journal pour se joindre à la procession. Un peu plus loin, le cortège entraîna à son passage les enfants de Paul Fort et de Du Bellay, et enfin monsieur le Maire lui-même qui bondit de sa mairie quand le tank attaqua la place de la République. Rue des Ponts, tout le pays courrait derrière l'engin, excepté ceux qui partent le matin et

rentrent le soir et qui ne connaissent de Thouaré que les nuits de semaines et les promenades du dimanche.

— Arrêtez ! criaient les anciens en chœur avec les commerçants et les employés des banques et des agences immobilières.

— Arrêtez-le ! rigolaient les enfants à la fête.

—Au nom de la loi, arrêtez ! s'époumonait le Maire.

L'engin poursuivait inexorablement sa course. Le conducteur avait placé sur ses oreilles un de ces casques que les ouvriers des chantiers utilisent pour se protéger du bruit et personne n'osait se risquer devant sa machine pour faire des signes, de peur d'être ratatiné avant d'être vu.

**L**a cavalcade s'immobilisa enfin au bord de la Loire face à la pancarte penchée. Sur un signe du maire, un gendarme appelé en renfort approcha de l'énorme machine, mais le conducteur qui estimait avoir perdu assez de temps à rejoindre son chantier actionnait déjà sa pelle. La griffe tira de Loire quelques mètres cubes d'herbes et de vase qu'elle déversa sans malice sur la tête du pauvre gendarme qui s'était approché du mauvais côté, le transformant instantanément en une statue de boue avec képi. Les enfants hurlèrent de rire tandis que les anciens qui en auraient bien fait autant mettaient leurs mains et leurs casquettes devant leurs visages pour qu'on ne puisse pas les accuser de donner le mauvais exemple. Tout le monde recula de quelques mètres. On n'arrête pas le progrès.

On se résigna donc à laisser creuser l'engin puisque personne n'était en mesure d'interrompre son travail. La pelle tira dix godets, vingt godets, cent godets de vase. Cela faisait au bord de l'eau une petite montagne de boue liquide qui ne cessait de monter vers le ciel. Les anciens pestaient contre l'ingénieur de Nantes qui avait eu l'idée stupide de faire sauter les roches de Bellevue, ouvrant la porte aux vases de l'estuaire, contre les "oui moins" de Saint-Julien de Concelles qui leur avait volé la Loire vivante au temps de la construction de la divate. Le soleil perçait entre les nuages quand la machine tira la première pelletée de sable.

— Mon Dieu, murmura une vieille en découvrant la pluie dorée dans le soleil, les sables d'or...

Au risque d'être ensevelie sous ses souvenirs, la femme s'avança sous la pelle mécanique, les paumes ouvertes vers le ciel pour recueillir au creux de ses mains un peu de la mémoire de ses quinze ans.

**P**ar chance, midi sonna au clocher. Comme son estomac était syndiqué, le conducteur d'engin arrêta sa machine pour aller déjeuner. Les deux gendarmes, le bleu et le boueux, l'interpellèrent aussitôt et le conduisirent à la mairie pour l'interroger. Dans le silence et le calme enfin revenu au bord de l'eau, les enfants virent alors les anciens s'attrouper autour du petit tas de sable qu'ils se passaient de main en main. L'or coulait entre leurs doigts et leurs mots disaient avec émotion le trésor ancien de Thouaré. Thouaré les sables d'or... Au temps des sables d'or, le bourg de quinze cents âmes se gonflait chaque dimanche des Nantais qui venaient en train et en bateau pêcher,

boire et rire sur les plages de l'île Monty. Les vieux parlèrent des restaurants du Bout des Ponts, des pianos mécaniques qui faisaient danser la jeunesse, des frères de Saint Gabriel qui descendaient de la Hillière et des novices qu'on menait se baigner à l'écart pour leur éviter la tentation des filles. Ils évoquèrent une échelle qu'on escaladait avec son vélo sur le dos, les foins à la Sauterelle et Marie Belle Tétine au zinc de son bar. Ils n'en finissaient pas de remuer leurs souvenirs comme on remue le sable. En les écoutant raconter, les enfants découvrirent un monde à l'envers, le temps des vignes et des champs, le temps des maraîchers triomphants, un temps où la fête était au bourg et le sommeil à Nantes. Ils ne doutèrent pas un seul instant que la pelle mécanique eût réellement mis à jour le vrai trésor de Thouaré. Une averse dispersa la petite assemblée, mais chacun rentra chez lui, les anciens à la résidence, les commerçants dans leurs boutiques et les enfants dans les écoles un peu plus riche que le matin.

**D**ans le courant de l'après-midi, le maire et les gendarmes se présentèrent à l'école Paul Fort accompagnés du conducteur du monstre jaune.

— C'est elle, fit l'homme en pointant un gros doigt en direction d'Élodie. C'est elle qui m'a dit que le Vallon était au bord de la Loire.

— C'est toi qui a changé les pancartes de place ? demanda le brigadier d'un ton sévère. Tu sais qu'on pourrait te mettre en prison pour ça ?

Élodie hoqueta une réponse inaudible et fondit en larmes. Mathieu qui parlait bien vola à son secours.

— C'est nous tous, dit-il, avec ceux de Du Bellay et même ceux de Saint Louis. Vous n'avez pas le droit de détruire nos cabanes pour faire des maisons. Vous nous avez déjà pris la mare aux canards, la colline et le terrain de foot. Si ça continue, il n'y aura plus que des maisons de Nantes à Mauves et on n'aura plus de place pour jouer.

Volant au secours des autorités, le maître parla alors des enfants des cités qui vivent en appartements et se contentent de dalles de béton en guise de terrains de jeux. Il interpella quelques uns de ses élèves dont les parents venaient de quitter la ville pour s'installer à la campagne.

— Est-il bien raisonnable, demanda-t-il, que chaque nouveau venu prétende être le dernier ?

— De plus, ajouta le maire qui paraissait bien ennuyé, ce ne sont pas des maisons qu'il est question de construire au circuit du Vallon. c'est un collège... Un collège pour vous... Pour vous éviter de vous lever tous les matins à six heures et demie pour prendre le bus de Nantes. Il faut bien qu'on le mette quelque part, ce collège...

Tout le monde piqua du nez. Comme Élodie pleurait toujours, le brigadier l'assura qu'on ne mettait pas les enfants en prison. Pas pour ça, au moins.

A l'heure de la sortie, ceux de Paul Fort, de Du Bellay et de Saint Louis se retrouvèrent sur la Coulée Verte défoncée. Ils crurent qu'ils avaient perdu la guerre quand ils n'avaient peut-être perdu qu'une bataille.

**E**n effet, dans les jours qui suivirent, le bruit se répandit dans tous le pays que les sables d'or de Thouaré n'étaient pas perdus pour toujours. Ils étaient là, tout

près, sous la vase. Il suffisait de creuser pour les ramener à la surface. On se prit à rêver d'une armada de bulldozer ressuscitant la petite Loire et les plages de sable blond d'autrefois.

Les enfants se sont mis à imaginer un collège sur l'île Monty. La Loire coulerait sous les fenêtres et la cour de récréation serait une plage. Les hivers de grandes crues, on y resterait enfermé toute une semaine sans regagner la rive. Avec les ordinateurs et internet, on parlerait au monde entier, et le monde entier passerait à Thouaré, comme autrefois les bateaux. Ils rêvent d'un collège qui serait aussi un terrain d'aventure.

On discute ferme aujourd'hui dans les cafés, à la mairie et à la Morvandière de la difficulté qu'il y a à inventer la ville à la campagne. Chacun y va de sa solution. On se dispute parfois, comme chaque fois qu'on cause de choses importantes, et l'on se disputera sans doute encore quelque temps.

Ce qui est certain, c'est que depuis que la pelle mécanique est venue sonder les bords de Loire, chacun sait que les villes dortoirs ne sont pas une fatalité. Ce ne sont que des cités qui s'endorment sous la vase des habitudes. Parfois les enfants aident à les réveiller.

*Une semaine à la campagne* © Éditions l'Harmattan 1988